

# Introduction

*Sylvain Briens\* et Mickaëlle Cedergren†*

\* Université Paris-Sorbonne

† Université de Stockholm

Dans le cadre du projet de recherche « Les transferts culturels et transferts de savoir entre la France et la Suède à l'époque moderne » issu d'une collaboration pédagogique et scientifique entre les départements d'études romanes et classiques de l'Université de Stockholm et d'études nordiques de l'Université Paris-Sorbonne, nous avons eu l'opportunité de discuter et d'explorer différentes perspectives théoriques et méthodologiques développées par la recherche universitaire sur les contacts de culture. Plusieurs chercheurs pionniers dans ce domaine d'étude ont participé à notre projet et apporté leur expertise.

La conférence dont nous publions les actes dans ce collectif\* a été l'occasion de dresser un bilan de cette exploration et de proposer quelques pistes de réflexion sur les conditions épistémologiques de la recherche ayant trait aux relations culturelles transnationales à une époque où les cadres nationaux semblent s'effacer au profit de nouvelles configurations communautaires plus globales. Ce collectif réunit des articles rédigés par des chercheurs d'universités suédoises et françaises et offre un état des lieux des recherches actuelles qui s'effectuent dans le domaine des transferts culturels entre la France et la Suède. Sans vouloir faire un rapport exhaustif de ces recherches, nous présentons ici les pistes de réflexions méthodologiques que nous avons développées au sein de ce projet où les relations bilatérales franco-suédoises étaient au centre. Un certain nombre de concepts sont apparus dans l'étude des relations culturelles internationales ces vingt dernières années : images, représentations et stéréotypes ou clichés, transferts, médiateurs, médiations, croisements, circulations, trajectoires, traductions, agents, acteurs, réseaux. Si chacun d'eux est opérant à sa manière, la question de leur complémentarité se pose d'autant plus qu'elle est à l'origine de nombreuses querelles universitaires.

---

\* Ce collectif a dû être réédité en raison du retrait du chapitre 13 dont l'auteur a été sanctionné pour violation du droit d'auteur. Pour plus d'informations, voir: DOI: <http://dx.doi.org/10.16993/bad.v>

Dans le cadre de ce projet, plusieurs journées d'étude et séminaires doctoraux ont été mis en place pour présenter et clarifier les pistes de réflexion que suggéraient trois axes théoriques : Les transferts culturels, l'histoire croisée et l'imagologie. Nous exposerons dans cette introduction ces approches différentes, mais à nos yeux complémentaires, dont les études comparées forment un cadre général ; le comparatisme étant le berceau intellectuel à partir duquel l'interculturalité et, *par extenso*, la circulation transnationale des œuvres et des idées littéraires, a été pensée.

## **Le comparatisme et ses prolongements : l'interculturalité dans le contexte des nations**

La littérature comparée s'est développée dans le sillage du comparatisme en histoire des langues et des religions. Elle se donne pour cadre de travail la comparaison des textes, des auteurs, des mouvements littéraires ou des courants esthétiques, afin d'établir des analogies et de dégager des influences. La comparaison s'opère dans des espaces nationaux différents et prolonge ainsi la tradition d'historiographie nationale des littératures. L'école française de la Sorbonne, sous l'impulsion de Pierre Brunel et d'Yves Chevrel, la constitue en discipline (Brunel, 1983 & 1989). Une autre ouverture importante se développe outre-Atlantique avec les *cultural studies*. À la comparaison entre objets littéraires s'ajoute la comparaison entre des œuvres relevant de différentes formes d'expression artistique (littérature et cinéma, littérature et peinture, etc...). Dans son ouvrage *Notre besoin de comparaison*, Frédérique Toudoire-Surlapierre établit un bilan contemporain de la discipline dans lequel l'étranger s'impose comme le mode de comparaison première. Elle définit la littérature comparée comme discipline de l'emprunt (Toudoire-Surlapierre, 2013). Elle replace l'altérité comme la source de la recherche comparatiste : comparer, c'est accepter de se comparer ; comparer met en jeu un autre qui est semblable (la similarité étant une condition de la comparaison). La comparaison, qu'elle soit en synchronie et en diachronie, répond ainsi à un double mouvement : recherche de l'altérité (pratique du décentrement) et auto-implication voire tentation égocentrique (recherche des éléments connus qui nous réaffirment). En ce sens, le comparatisme est un effort de penser l'interculturalité par un renversement de l'idée occidentale d'une culture unique. Cette posture idéologique lui assigne une vocation culturaliste (affirmée de façon explicite par les *cultural studies*). Le comparatisme

cherche à saisir la dimension d'interaction et d'interconnexion des contacts de culture. C'est pourquoi il s'est naturellement tourné vers les sciences sociales.

Au sein même des études comparées se trouve l'idée d'interculturalité. Daniel-Henri Pageaux la définit comme une perspective spécifique selon laquelle la littérature est étudiée de manière interdisciplinaire en entremêlant l'histoire des idées, la sociologie et l'anthropologie. L'interculturalité s'étudie selon Pageaux à trois niveaux et englobe (Pageaux, 2007 : 168-169) :

1. la description des mécanismes des contacts, échanges et rencontres, des relations entre littératures et cultures (l'histoire et la géographie sont importantes dans ce cadre)
2. l'étude des formes poétiques que prennent les relations littéraires et culturelles, incluant l'étude des genres et des sous-genres
3. une réflexion sur les problèmes sociaux : acculturation, émigration, multiculturalisme...

L'un des problèmes auquel le comparatisme est confronté est le caractère dynamique des interactions : l'objet qui de se déplace d'une culture à une autre se modifie. Un certain nombre de critiques du comparatisme ont été formulées sur ce point (Espagne, 1999 : 35-49). Comment comprendre cette transformation alors que le modèle traditionnel qui compare des objets risque de les fixer par la comparaison ? Toute comparaison pose en effet en préambule un postulat : les deux unités comparées sont définies comme stables et homogènes, condition nécessaire pour que la comparaison soit opérante. Comment rendre opérante la comparaison entre des objets se modifiant ?

Un enjeu majeur de l'évolution du comparatisme est donc de prendre en compte le dynamisme des contacts de culture, tant dans le temps que dans l'espace. Dans cet esprit, plusieurs mouvements épistémologiques ont vu le jour dans la recherche française : l'étude des représentations (imagologie), les transferts culturels, l'histoire croisée et la géographie littéraire<sup>1</sup>. Il s'agit de tentatives de développement ou de dépassement du comparatisme littéraire classique qui se sont souvent affichées en opposition mais qui en sont sans doute finalement toutes des prolongements et des complémentarités. Ces mouvements comparent des biens culturels (matériels et immatériels) en mettant l'accent sur les différences entre le champ de production et le champ de réception tout en

prenant en compte les notions de trajectoire et de circulation de l'objet de médiation.

## **L'étude des représentations dans la littérature (imagologie)**

Si l'étude des représentations est un domaine ancien du comparatisme, il a été réactualisé notamment par Daniel Henri Pageaux (Pageaux, 1989 : 133-161) et par Jean-Marc Moura (Moura, 1998) sous le terme d'imagologie, structurée autour de l'étude des représentations de l'étranger dans la littérature. L'imagologie littéraire a trouvé une place particulière dans l'étude de la représentation du Nord dans la littérature française (Fournier, 1989 ; Walecka-Garbalinska, 2007) ou de l'étude de l'imaginaire scandinave (Toudoire-Surlapierre, 2005). Et inversement, les représentations et images de la littérature et culture française sont apparues, par exemple, dans la littérature scandinave, notamment chez Strindberg (Engwall, 1994 ; Briens, Cedergren et *al.*, 2013 ; Cedergren, 2013). Si l'objet étudié est l'image de l'étranger, l'objectif est avant tout de saisir le sujet qui le représente partant d'un principe que toute représentation renvoie aussi une image de celui qui la produit.

L'image de l'étranger est ici considérée comme un « ensemble d'idées sur l'étranger pris dans un processus de littérisation et de socialisation » (Pageaux, 1994 : 60). C'est le processus de construction littéraire des images qui façonne ces idées, ce qui explique pourquoi elles parlent tout autant de leur auteur et contexte. L'imagologie approfondit l'étude de l'altérité culturelle par un décentrement du regard partant de l'objet et allant vers les contextes de production de l'objet, ce que l'on appelle communément l'imaginaire social (Moura, 1998). L'image correspond plutôt « à un modèle, à un schéma culturel qui lui est préexistant dans la culture "regardante" et non dans la culture regardée » (Pageaux, 1989 : 136). Le discours ne sera donc pas celui de chercher une image déformante ou non d'une figure de l'étranger mais de voir en quoi l'image littéraire correspond, pour reprendre les mots de Moura, à « l'indice d'un fantasme, d'une idéologie, d'une utopie propres à une conscience rêvant l'altérité » (Moura, 1998 : 41). Ceci explique pourquoi il est primordial de mettre en corrélation le texte littéraire, dans lequel transparaît le discours sur l'Autre, avec l'histoire des mentalités culturelles d'une époque afin de voir « comment s'articulent la représentation littéraire de l'étranger et la culture dite "regardante" » (Pageaux, 1989 : 149). L'image est donc étudiée dans sa dimension esthétique mais aussi et surtout idéologique et sociale.

L'intérêt fondamental de l'étude de Pageaux est d'avoir dégagé très tôt une classification tripartite — la manie, la philie et la phobie — pour essayer de qualifier trois « attitudes fondamentales qui régissent la représentation de l'Autre » (Pageaux, 1989 : 151). Avec ce modèle, il tente en même temps de circonscrire le type d'échange existant entre les deux cultures.

Dans le cas de la philie, l'écrivain, en harmonie avec la culture regardante dont il fait partie, perçoit favorablement « la réalité culturelle étrangère ». Dans ce cas seulement, Pageaux entrevoit un dialogue entre les deux partenaires culturels ; ce que manifeste l'écriture en faisant preuve d'assimilation et de resémantisation des emprunts étrangers. À l'opposé, dans le cas de la manie, l'Autre est survalorisé et la société regardante dévalorisée et dépréciée. L'auteur (voir l'école ou le groupe d'auteurs) se sert alors de cet Autre pour remettre en question des valeurs prônées par sa société et sa culture et cherche à revendiquer d'autres valeurs en prenant l'Autre pour modèle. Dans ce dernier cas, aucun échange n'existe réellement entre l'Autre et l'auteur : la langue est alors, selon Pageaux, riche en stéréotypes. L'altérité n'est plus reconnue, elle est au contraire étouffée. Auquel cas, l'écriture n'est plus créatrice mais reproductrice. Sur ce point, la perspective de Moura (décrite plus bas) va plus loin que celle de son prédécesseur. En effet, pour ce dernier, l'Autre est sclérosé en tant que principe idéologique puisque l'image est, dans ce cas, intégrée dans un texte et se retrouve en symbiose avec les principes mêmes de la société regardante qui le sous-tend. En d'autres termes, ce cas de figure rejoindrait le cas de philie décrit plus haut par Pageaux. Les catégorisations ne se répondent donc pas réellement car elles ne visent pas le même but.

Revenons à la typologie bipartite des fonctions des représentations de l'étranger que développe Moura à partir des concepts de Ricœur : la représentation idéologique (ALTER) *versus* utopique (ALIUS). La représentation idéologique a une *fonction d'intégration* et acclimate l'étranger jusqu'à le rendre invisible, en ce sens où cette altérité est utilisée pour renforcer et légitimer une position, une politique, une idéologie représentative du pays regardant. Cette fonction idéologique ne peut, d'après la classification de Pageaux, relever que de l'attitude de philie. Or, ceci pose problème puisque dans l'attitude de philie, l'Autre est repensé, remodelé et assimilé et non pas simplement importé et adopté tel quel selon Pageaux (1989 : 153). Paradoxalement, l'Autre est si bien intégré pour Moura qu'il s'estompe et tend à s'effacer ; il n'est pas reconnu et perçu comme Autre puisqu'il vient simplement alimenter et abreuver

un discours tenu par une société regardante dans laquelle il s'inscrit. La représentation idéologique est alors une « accommodation » (Moura, 1998 : 51) et se synchronise avec un schéma imaginaire collectif.

À l'opposé, l'image dite utopique « met essentiellement la réalité en question » (Moura, 1998 : 49-50), elle bouscule et « se déportera vers l'altérité [...] riche des potentialités refoulées par le groupe » (50). Cette fonction utopique, très souvent subversive, relèvera donc de l'attitude de manie selon laquelle Pageaux ne voit qu'acculturation de l'image et tendance au stéréotype. L'Autre devient subversif et sert à élever la voix d'un auteur (ou d'un groupe d'auteur) contre une position régnante dans sa propre culture. Qu'il s'agisse d'utopie ou d'idéologie, l'emprunt a toujours une raison d'être mais peut servir des causes différentes et opposées.

Les études de traductions, qui occupent une place croissante dans la recherche universitaire sur l'interculturalité, instaurent un dialogue intéressant et fructueux avec l'imagologie. Dépasant la perspective linguistique, elles assignent aux traductions une place dans l'histoire littéraire mais aussi culturelle.<sup>2</sup> Les traductions modèlent et transfèrent l'image d'une culture nationale dans le pays cible mais révèlent aussi certaines caractéristiques du contexte de réception, relevant des opérations de sélection et de marquage (selon la typologie de Bourdieu) (Bourdieu, 1989). Pourquoi une œuvre est-elle traduite et comment l'est-elle ? Ces questions touchent à l'ouverture d'une culture au monde et à sa capacité à accepter l'autre dans sa différence. En ce sens, les études de traduction rejoignent l'imagologie comme réflexion sur les identités nationales. Toutes deux explorent la définition de l'identité comme altérité dont la pertinence est renforcée dans un contexte de mondialisation. Les études de traduction et de réception de la troisième partie de ce recueil reviendront sur ces questions.

## **Les transferts culturels – Circulation transnationale de l'objet culturel**

La théorie des transferts telle que Michel Espagne et Michael Werner l'ont définie dans les années 1980 est une proposition ambitieuse pour comprendre la circulation internationale des objets et plus particulièrement leurs trajectoires d'un espace culturel à un autre (Espagne, 1988 & 2005). Le terme de transfert culturel est utilisé pour caractériser ces trajectoires transnationales en remplaçant la perspective de la simple comparaison par un regard sur les mouvements, les métissages

et les interactions entre les cultures nationales. Le transfert se définit comme le transport d'un bien culturel d'un espace culturel à un autre.

La première question qui se pose est de définir le point de départ et le point d'arrivée. La méthode présuppose que les ensembles de départ et d'arrivée du transfert soient identitairement stables et définis. C'est pourquoi les chercheurs utilisent le plus souvent le concept de *champ culturel* défini par Pierre Bourdieu comme partie de l'espace social autonome, obéissant à des règles indépendantes des autres parties. La granularité du modèle permet de définir des champs selon une géographie culturelle distincte des critères exclusivement nationaux.

La théorie des transferts culturels implique le recours au concept de métissage, concept longtemps occulté dans l'histoire littéraire et qui remet en question la notion de littérature nationale. Ceci illustre pleinement la pensée de Michel Espagne lorsqu'il affirme que « l'altérité, la référence étrangère, sert à produire de l'identité nationale dans l'histoire littéraire » (Espagne, 1999 : 15). Les formes de métissage dans toute culture nationale, postulat et point de départ épistémologique de Michel Espagne, est créateur d'identités. Mais, le transfert d'un concept dans une culture autre implique une « appropriation sémantique [qui] transforme profondément l'objet passé d'un système à l'autre » (*Ibid.* : 20).

Une fois le point de départ (champ de production) et le point d'arrivée (champ de réception) définis, la circulation de l'objet est analysée en terme de "réappropriation" et de "resémantisation" du bien culturel importé qui, en passant la frontière du champ, prend une nouvelle signification déterminée par la situation historique et contemporaine du champ d'accueil. Michel Espagne parle alors de réactualisation du bien. Cette idée rejoint les résultats de son analyse de la circulation internationale des idées de Pierre Bourdieu et de sa théorie de la réception. Les mécanismes des filtres cognitifs de réception peuvent être résumés selon Bourdieu par trois opérations (l'opération de sélection, l'opération de marquage et l'opération de lecture) qui constituent la base de tout transfert culturel (Bourdieu, 2002).

Selon Espagne, l'emprunt culturel est donc naturellement resémantisé. Bourdieu pose le même constat lorsqu'il affirme que « les textes circulent sans leur contexte [et] n'emportent pas avec eux le champ de production » (Bourdieu, 2002 : 4). Ils sont délocalisés et acquièrent un sens nouveau une fois transférés. Ce passage de bien culturel engendre donc des modifications qui ne sont pas à percevoir comme des pertes de signification, des déformations mais au contraire comme des resémantisations et, bien souvent, des adaptations faites à la culture d'accueil.

Ceci fait écho à ce qui était déjà largement défini auparavant en imagologie littéraire puisque l'image n'est que représentation d'une certaine vérité et ne peut être que référentielle.

L'autonomie qu'acquiert le bien culturel étranger est une des approches intéressantes que soulève Espagne. En effet, l'élément étranger transféré subit moins de contraintes dans le pays d'accueil, il se détache de sa culture, de son milieu de production et se rend plus libre. Toutefois, l'objet transposé n'occupe évidemment plus la même place dans l'autre contexte national, il s'est adapté pour répondre à un imaginaire social mais il s'est également *autonomisé* dans la mesure où « la référence étrangère est ainsi intégrée à un débat propre au contexte d'accueil [...] et n'est plus déterminée que par les positions des protagonistes du débat en cours » (Espagne, 1999 : 23). Sur ce point, Espagne a une vision très positive de l'emprunt et le conçoit comme une réappropriation sémantique naturelle, une « transformation par réinterprétation » (Espagne, 1999 : 20).

Pour Bourdieu, la littérature est avant tout liée à un champ structurel au sein de sa culture nationale. Il parle « d'interprétation annexionniste » lorsqu'un écrivain s'approprie d'idées de d'autres penseurs (Bourdieu, 2002 : 5). La démarche d'Espagne se démarque de cette conception. De portée plus favorable à l'emprunt culturel, elle insiste en premier lieu sur les transpositions faites au contexte d'accueil et sur l'autonomie acquise par ces emprunts. Bourdieu parle quant à lui d'« usage instrumentaliste » de la littérature (*idem*).

La théorie des transferts s'affirme donc comme un questionnement sur la construction des identités au contact de la différence culturelle : les racines étrangères de la nation sont ici vues comme un principe fondateur de la notion d'identité nationale. L'interculturalité se trouve, comme dans le cas de l'imagologie, confrontée à la dimension d'altérité culturelle, le système de valeurs du champ de réception étant au centre de toute étude de transfert culturel. La recherche sur les transferts culturels est en cela « une tentative de comprendre des processus » (Espagne, 1999 : 26), processus qui s'opèrent à deux niveaux, mêlant deux milieux culturels. S'il s'agit de relever « l'action des groupes qui transportent d'un côté à l'autre d'une frontière géographique ou symbolique des éléments d'un système dans un autre système », autrement dit de découvrir ces passeurs de culture, il est aussi important de s'attarder sur « la genèse des discours » (Espagne, 1999 : 26). Ce qui est également bon de garder en mémoire est que tout transfert culturel implique un décalage temporel, ce qu'Espagne appelle « des découpages chronologiques pluriels



et décalés » (*Ibid.* : 3). Il nous rappelle à ce propos que le transfert d'un concept n'est pas « une création *ex nihilo* » (*Ibid.* : 21) mais c'est « la conjoncture du contexte d'accueil qui définit largement ce qui peut être importé ou encore ce qui, déjà présent dans une mémoire nationale latente, doit être réactivé pour servir dans les débats de l'heure. » (*Ibid.* : 23). La compréhension de l'imaginaire social, dont il était question en imagologie, reste donc une donnée centrale.

Une différence apparaît sensiblement entre les points de vue évoqués précédemment : pour Espagne, l'emprunt culturel est un élément constitutif de toute culture, de toute nation, la nation étant elle-même construite sur un principe de composite, d'hybridité, tandis que Pageaux et Bourdieu sanctionnent parfois sévèrement ces types d'emprunts dans la mesure où ces derniers vont parfois jusqu'à « nier » l'Autre à leur profit, quitte à se l'approprier. Les contributions de ce collectif offriront ce double point de vue et tendront, au détour d'explications, tantôt à appuyer sur les déformations encourues par le transfert culturel tantôt à souligner la resémentation.

## L'histoire croisée

La théorie des transferts culturels a été l'objet de critiques émanant de comparatistes littéraires ainsi que de chercheurs en sciences sociales. La critique de l'un de ses fondateurs, Michael Werner, est particulièrement intéressante. Michael Werner et Bénédicte Zimmerman dressent un constat des problèmes épistémologiques des transferts culturels avant de proposer un programme pour les dépasser, appelé histoire croisée.

Les critiques que tous les deux adressent à la méthodologie des transferts sont les suivants (Werner, 2004) : les cadres de référence (tout transfert présuppose un point de départ et un point d'arrivée) et l'invariance des catégories d'analyse induisent un déficit de réflexivité qui, au lieu de briser l'idée d'un cadre homogène de la nation, la renforce. Le caractère linéaire des transferts, même triangulaire, ne semble pas prendre en compte le croisement dynamique des transferts. C'est justement sur ce point que l'histoire croisée entre en scène. Werner et Zimmerman proposent de regarder les mouvements de création artistique de tel ou tel espace culturel, non pas les uns par rapport aux autres, mais les uns à travers les autres. C'est l'un des fondements méthodologiques du croisement. Il ne s'agit pas d'altération, mais d'entrecroisements modifiant les parties impliquées dans le processus. Ils proposent quatre grandes

familles de recherche : les croisements intrinsèques à l'objet ; le croisement des points de vue et des regards portés sur l'objet ; la réflexivité dans les rapports entre l'observateur et l'objet ; et le croisement des échelles spatiales et temporelles.

Lorsque Werner et Zimmerman défendent l'histoire croisée par rapport à l'histoire comparée et aux transferts culturels, leur réflexion s'insère dans un débat épistémologique plus large autour des questions de transnationalisme. Ce débat rejoint les discussions des sciences historiques autour de la comparaison. C'est en effet un sujet qui a été abondamment discuté par les historiens. Le comparatisme de l'école des Annales, hérité de Marc Bloch, est confronté à la question : peut-on comparer seulement le comparable ? Dans *Comparer l'incomparable*, Marcel Detienne montre les limites du tout-national comme catégorie analytique dans les sciences historiques (Detienne, 2009 : 9-39). Il insiste sur l'importance de dépasser les frontières comme unique cadre de référence et appelle à une ouverture de l'histoire à l'anthropologie. Lorsqu'il revient sur le sujet dans *L'identité nationale, une énigme*, le plaidoyer pour dépassement du national est ré-affirmé (Detienne, 2010 : 126). Il revendique l'héritage des travaux de George Dumézil en histoire comparée des religions et explique la nécessité d'un travail collectif pour pouvoir « construire des comparables » et rendre compte de la complexité de toute comparaison (Detienne, 2009 : 61). Les parallélismes avec le débat sur le comparatisme en littérature sont nombreux et mériteraient d'être étudiés en profondeur.

L'histoire croisée est donc un champ critique qui relève des approches relationnelles et processuelles. Elle cherche à faire le lien entre les histoires à différentes échelles et tente de comprendre les interactions entre le contexte de départ et celui d'arrivée en vue d'éclairer des points laissés aveugles par le comparatisme et les transferts culturels. En prenant en considération les va-et-vient et croisements et recroisements, elle analyse non seulement la transformation des objets qui circulent mais aussi la modification des environnements de contact. C'est le processus du croisement qui est au centre de l'attention et non plus seulement le résultat du croisement (l'objet resémentisé).

L'histoire croisée pose deux présupposés épistémologiques intéressants : le premier affirme que le croisement est dynamique et ne peut se comprendre qu'à travers une historicisation du phénomène ; le second invite à recroiser, à entrelacer à des temporalités différentes afin de comprendre les modifications de l'environnement dans lequel les interactions agissent. En même temps, l'histoire croisée s'intéresse à la notion

de réseau. Comme la sociologie de l'acteur-réseau (Michel Callon et Bruno Latour), elle étudie les connections dans les réseaux comme des lieux de production sociale et culturelle et insiste sur le caractère dynamique du réseau. Plutôt que de considérer des groupes prédéfinis, la sociologie de l'acteur-réseau et l'histoire croisée s'intéressent aux regroupements et aux reconfigurations, partant du principe que les frontières entre les groupes sont fragiles et mouvantes. Les réseaux de médiations s'affirment dès lors comme une catégorie analytique plus opérante que celle de médiateur individuel pour comprendre cette dimension de restructuration dynamique des contacts de culture.

C'est pourquoi, l'histoire croisée permet de penser le national comme un ensemble hétérogène voire même de le dépasser, ce que, selon Werner, le comparatisme et les transferts culturels ne parviennent pas à faire pleinement. Le fait de se concentrer sur la culture de réception conforte l'idée d'un espace homogène et masque le fait que le point de départ ne reste pas inchangé. En évitant de conforter les catégories nationales, l'histoire croisée est une tentative de penser le global et le transnational. Elle vient dans ce domaine compléter d'autres approches relationnelles anglo-saxonnes (*Entangled History*, *Connected History*, *Shared History*) tout en s'en distinguant par sa dimension réflexive. Si sa mise en place dans la pratique universitaire est rendue difficile par la multiplicité des compétences et la nécessité d'un travail collectif ambitieux, l'histoire croisée ouvre des pistes intéressantes pour étudier l'interculturalité dans des contextes dynamiques et postnationaux.

## La géographie littéraire

La géographie de la littérature apporte une autre approche épistémologique pour analyser les trajectoires transnationales des objets et vient compléter l'histoire croisée. À travers l'étude de la géographie des auteurs, de la géographie des genres, de la géographie de l'édition et de la réception, elle permet de cartographier la circulation internationale des objets culturels<sup>3</sup>. La géographie de la littérature peut se décliner en différentes perspectives : réflexion sur la poétique de l'espace, étude de la géographie imaginée comme représentation collective d'un espace<sup>4</sup>, analyse de la géographie narrative de l'identité littéraire<sup>5</sup>. Lorsque la géographie littéraire rejoint la sociologie de la littérature, elle est une alternative au comparatisme pour étudier l'interculturalité dans sa dimension spatiale. En adoptant des catégories analytiques relevant de l'espace, elle permet notamment de questionner le cadre national de

l'historiographie de la littérature et de prendre en considération l'internationalisation de la littérature.

La cartographie de la littérature, qu'il s'agisse de cartographier les champs de production et de réceptions ou des lieux mis en scène dans la fiction, apparaît dans ce contexte d'étude une alternative intéressante. Elle ne se réduit en effet que rarement à un espace national (Moretti, 2000 & 2008 ; Piatti, 2008). Les frontières sont presque toujours franchies et les cartes du territoire littéraire forment des atlas transnationaux voire mondiaux. Par exemple, la cartographie de la littérature suédoise exige de prendre en considération les catégories d'identité régionale (scandinave ou européenne) et d'identité internationale, voire cosmopolite (Briens, 2010). À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les centres d'échanges culturels internationaux comme Paris ou Berlin sont des passages obligés de la circulation des textes et des auteurs suédois, ce qui remet en cause le caractère strictement national des littératures. Les métropoles redistribuent en effet les enjeux de pouvoirs en brouillant la voix, jusque-là dominatrice, de l'Etat-nation (Tygstryg, 1996).

La géographie de la littérature permet donc de prendre en compte les contacts de cultures internationaux à travers les catégories géographiques de circulation et de trajectoire. Il est intéressant de voir que sont apparues ces dernières années plusieurs histoires de la littérature ne se limitant pas à une littérature nationale mais prenant une perspective régionale ou mondiale. Mentionnons par exemple la récente histoire de la littérature scandinave éditée en allemand par Jürg Glauser ou l'ouvrage norvégien *Verdenslitteratur. Den vestlige tradisjonen* (2007) [la littérature mondiale. La tradition occidentale] de Hans Erik Aarset, Jon Haarberg et Tone Selbøe. La critique de Pascale Casanova d'une tradition historiographique uniquement nationale trouve dans ces ouvrages une résonance intéressante (Casanova, 1999). Ses analyses des échanges et des médiateurs, à travers les catégories de « certificat de littérarité » (pour caractériser les langues de diffusion internationale) et d'« agents de change » (pour désigner les médiateurs entre les champs nationaux) permettent de mieux comprendre les modalités dénationalisantes de la corrélation des textes et des idées et la construction d'identités collectives. Mais là encore, la catégorie nationale reste un cadre essentiel de l'analyse. Si les médiateurs et les idées circulent d'un champ national à l'autre, les principes de la nation restent déterminants et sont, par exemple, à l'origine des luttes et des échanges inégaux existant entre nations, comme par exemple dans le domaine de la traduction (Casanova 2002 & Casanova 2011). Le rôle des agents de médiation sont tout

aussi fondamentaux et ont partie liée avec la place plus ou moins autonome qu'ils occupent dans ce même champ national (Casanova 2002 & Sapiro 2007). Une idée, qui mériterait d'être creusée pour véritablement dépasser ce cadre national, notamment en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle caractérisé par des constructions sociales postnationales, serait de recourir à la géographie de réseaux et aux notions relationnelles qu'elle a développée (Raffestin 1980 ; Briens 2015).

## Contribution à l'histoire interculturelle franco-suédoise

Les relations culturelles entre la Suède et la France ont été déjà largement étudiées par la recherche universitaire, mais la majorité des travaux concernent des époques antérieures à 1945. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de nous concentrer sur les médiations interculturelles, les trajectoires et circulations entre la France et la Suède de 1945 à nos jours. Alors que s'exerce en Suède une fascination pour une culture d'avant-garde française dans les années 1960, 1970 et 1980 (la nouvelle vague au cinéma, le nouveau roman, le structuralisme et le post-structuralisme, etc...), la France découvre une Suède-modèle (celle de la société de bien-être, appelée en France l'Etat Providence) s'affirmant de plus en plus au niveau international comme le symbole d'une culture populaire. En ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est justement la diffusion mondiale d'un genre littéraire populaire, le roman policier, qui suscite chez les lecteurs français un intérêt sans précédent pour la littérature suédoise. Ce genre littéraire avait en réalité déjà conquis le lectorat français dans les années 1960 à travers les livres de Maria Lang (Borg, 2012 : 139). Les romans policiers au même titre que la littérature de jeunesse et les écrivains classiques font partie de la littérature suédoise qui s'exporte le plus aujourd'hui (Svedjedal, 2012 : 50-52). Par ailleurs, le polar suédois se retrouve en tête des listes de vente non seulement en France mais dans d'autres pays européens (*Ibid.* : 61). Inversement, suivant cette tradition d'une image élitiste de la culture française, la Suède découvre avec intérêt, suite à l'attribution en quelques années du prix Nobel de littérature à deux écrivains français, Jean-Marie Le Clézio et Patrice Modiano, une production romanesque française ouverte sur le monde. À ce propos, la littérature francophone tend aussi à gagner du terrain dans la Suède du XXI<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce que dans les milieux académiques. La Suède apparaît tantôt comme le bastion de la haute-culture française, tantôt comme le pays promoteur des littératures francophones (Cedergren & Lindberg 2015). Les

contacts de culture entre la France et la Suède sont donc, aujourd'hui peut-être plus que jamais, dynamiques et vivants et méritent que la recherche universitaire s'y intéresse.

Pour contribuer à la poursuite de l'écriture d'une histoire des représentations et mettre à jour la circulation internationale des œuvres et des idées à travers la circulation des objets culturels et leur traduction (à travers les médiations individuelles et collectives) entre la France et la Suède à l'époque contemporaine, il était nécessaire de rassembler différentes études où seraient définis ces divers points de contacts, tant physiques qu'intellectuels et culturels à l'heure présente. Comme le propose Espagne, « une histoire interculturelle pourrait se fonder sur les relations observées de telle ou telle grande figure de la vie intellectuelle avec une aire culturelle étrangère, de façon à démontrer que l'impulsion donnée à l'identité reposait en fait sur une transmission d'importations étrangères. » (Espagne, 1999 : 30)<sup>6</sup>.

Nous avons convoqué précédemment Bourdieu dans nos réflexions. Nombreuses sont les études qui suivent le schéma méthodologique et théorique exposé par le sociologue dans son article « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». Le transfert des idées d'une nation à une autre passe par un ensemble de trois opérations : une opération de sélection (qu'est-ce qu'on traduit ? qu'est-ce qu'on publie ? qui traduit ? qui publie ?), une opération de marquage (maison d'édition, collection, préface, traducteur) et une opération de lecture venant du champ de réception.

Les différents cas d'étude de ce collectif ont montré comment l'histoire culturelle, l'histoire littéraire et l'histoire socio-politique de ces deux pays étaient imbriquées et s'effectuaient par l'intermédiaire de ces trois opérations auxquelles ont contribué les instances de diffusion de par leur sélection (Jhonsson, Cedergren, Lindberg, Hedberg, Hellenes), les médiateurs individuels (Veivo & Sjöblad) et l'opération de lecture qui s'effectue en continu par différentes instances de traduction (Gadelii & Hruškar, Jarl Iremán, Alfvén, Lindgren & Gossas) de critique journalistique et de réception littéraire ou scientifique (Walecka-Garbalinska, Aucante, Kylhammar, Lefebvre, Carlander, Tegelberg, Aronsson)...

L'objet du collectif n'est pas de stigmatiser les réappropriations, jugées peut-être par certains, comme étant des idées déformées d'un concept, d'une théorie ou d'un courant littéraire, d'une littérature lorsqu'il passe la frontière vers l'autre territoire. La perspective ne se veut pas normative mais tient plutôt à observer les processus actuels de transfert, à observer les transformations encourues afin de montrer et

de comprendre ces transmutations liées, selon Espagne, « au franchissement de la limite entre deux espaces nationaux » (Espagne, 1999 : 28). Le croisement de ces histoires a permis d'identifier des structures et processus de médiations dynamiques et complexes à l'heure actuelle. L'accent a été mis et sur les trajectoires et sur les circulations des objets culturels matériels et immatériels.

À un niveau transnational, les résultats de cette recherche permettent de s'interroger sur l'impact et le rôle que peuvent jouer ces échanges franco-suédois à l'heure où une Europe plus globale est en train de se construire et cherche à fonder son identité culturelle. La lecture que nous présentera Jérôme David dans l'épilogue éclairera les résultats de ces contributions en les inscrivant dans le cadre de théories actuelles axées autour de la littérature-monde.

### Trois domaines d'exploration

Ce collectif s'organise en trois parties et rassemble des articles touchant à trois domaines : 1) les modèles, les représentations et l'imaginaire, 2) le rôle des institutions et des acteurs dans la médiation et la transmission et 3) la traduction, la réception et la circulation des œuvres.

L'ensemble de ces études dont l'ambition fut de mettre à jour l'actualité des échanges entre la France et la Suède depuis 1945 a montré aussi bien la richesse relationnelle que la complexité interculturelle entre ces deux pays. L'intercompréhension culturelle n'est pas une donnée construite et fixe mais nécessite d'être appréhendée, renégociée à chaque époque donnée. C'est aussi la raison pour laquelle les études sur les transferts culturels sont et resteront nécessaires. L'intercompréhension passe par l'étude de ces transferts et doit s'appuyer sur les avancées de la recherche universitaire afin de mieux cibler les enjeux du monde actuel. Les échanges littéraires et culturels au XX<sup>e</sup> siècle sont aussi un baromètre indiquant aussi bien le chemin parcouru qu'à parcourir pour consolider cette *amitié millénaire* qui unit la Suède et la France (Battail, 1993). À chaque transfert, c'est finalement la transmission de l'autre qui est en jeu. Cet autre est véhiculé et vient souvent renforcer une certaine identité construite autour de l'autre lorsqu'il ne vient pas d'abord conforter une image de soi-même.

La première contribution de J.-F. Battail revient sur l'histoire des représentations ayant parsemé l'histoire interculturelle franco-suédoise. Cette perspective historique présente la genèse du contexte plus contemporain dans lequel se placent les études de ce collectif et vient

transmettre les résultats des recherches passées dans le domaine des images et des stéréotypes. Par cet état des lieux tout aussi précis que général, Battail offre une archéologie des représentations instructive permettant de mieux comprendre notre temps présent ; il nous fait d'autant plus réfléchir à la formation des mythes qui perdurent encore dans la littérature ou la presse. Au prisme de ces résultats viennent alors s'inscrire les quatre autres articles de ce premier volet. D'un côté, M. Kylhammar, à partir de l'analyse des récits de voyage en Suède de Serge de Chessin (*La Suède vue par l'étranger* 1930 et *Les clefs de la Suède* 1935), étudie le modèle suédois transmis à l'Europe entière, et ayant particulièrement marqué la réception française jusqu'à l'époque actuelle. De l'autre, l'exposé d'Y. Aucante revisite également le concept du modèle suédois à la lumière des publications scientifiques dans le domaine socio-politique français tout en mettant en exergue les œuvres et les auteurs majeurs ayant apporté leur contribution pour figer cette image de modèle suédois. Dans les deux autres contributions de cette première partie, nous entrons dans l'analyse littéraire à travers, d'une part, l'exposé de M. Walecka-Garbalinska et d'autre part, celui de Y. Lindberg. Toutes les deux nous proposent une lecture nouvelle de la littérature francophone et reviennent sur la notion de représentations à partir de deux horizons géographiques opposés. Alors que Walecka-Garbalinska vient démontrer comment les auteurs de l'Afrique du Nord (Mohammed Dib, Abdelkébir Khatibi et Tahar Ben Jelloun,) utilisent le Nord comme un espace neutre et un symbole d'une nouvelle utopie, elle revient précisément sur les anciennes représentations ayant prévalu dans le passé et s'interroge sur leur sens. L'étude de Lindberg offre, quant à elle, l'ambivalence des représentations qui domine la réception journalistique suédoise actuelle concernant la littérature de l'Afrique noire et montre la position de la Suède par rapport à la littérature de langue française, non hexagonale. Ces différentes contributions ont mis en valeur l'imaginaire en cause ainsi que leur formation tout en prenant appui sur de nouveaux documents de type aussi bien littéraire, journalistique que scientifique et documentaire.

Cette première étape importante a laissé place, dans la seconde partie, à l'étude des vecteurs de transmission, ces instances de diffusion sans lesquelles la circulation transnationale n'aurait pas lieu, vecteurs au titre desquels on relèvera, d'un côté (en Suède), la critique journalistique et l'institution universitaire et de l'autre (en France), les maisons d'édition et l'institut suédois de Paris. Cette partie sera introduite par l'étude de H.-R. Jhonsson qui porte sur la présence de la culture française



dans les débats de la section *Under strecket* figurant dans le quotidien *Svenska dagbladet*. L'article nous donne un aperçu du rayonnement de la France dans la Suède au cours de la période 1946–1995 tout en précisant les acteurs-phares de cette médiation. À sa suite, M. Cedergren nous conduit dans un autre univers intellectuel suédois, celui de l'université de Stockholm en nous présentant une analyse de l'enseignement universitaire. Cette étude porte sa réflexion sur le rôle de cette instance de diffusion pour la circulation de la littérature de langue française. À l'aune de ces résultats, la littérature française consacrée ou classique continue sensiblement à s'implanter dans l'enseignement universitaire au détriment des autres littératures francophones encore délaissées et tendraient à montrer la valeur et la pérennité du modèle français. En France, la transmission de la culture suédoise se fait, entre autres, grâce à l'action de l'institut suédois de Paris et celle des maisons d'édition. Si l'étude d'Hellenes met en lumière la politique culturelle mise en œuvre à l'Institut suédois de Paris vers les années 1970 au moment même où la France portait son intérêt pour le modèle suédois, Hedberg s'intéresse de son côté à la place, unique en son genre, que donne la France à la traduction en français des œuvres suédoises pendant l'après-guerre à comparer avec les autres pays à la même période. Néanmoins, sans l'œuvre d'acteurs au singulier, la transmission ferait défaut ; ce que montre très largement les études de H. Veivo et de K. Sjöblad en mettant à jour pour la première fois le rayonnement de deux personnes trop peu connues ayant toutefois œuvré de manière magistrale pour faire circuler des œuvres et des idées. L'œuvre et l'action de médiation de Bendz voient un nouvel éclairage grâce à la contribution de K. Sjöblad qui, à partir d'une correspondance inédite, montre le rôle de ce critique suédois pour faire connaître Gide et d'autres écrivains français de l'époque. À partir de l'analyse du récit de voyage *Önskeresan* de l'écrivain suédophone finlandais Göran Schildt (1949), Veivo rediscute la position sociale de l'écrivain, son internationalisme et sa francophilie. Son attention se porte ensuite sur la façon dont les perceptions et les conceptions des pays et nations évoluent sous l'influence de la mobilité. La fin de l'article aborde le cosmopolitisme de Schildt et les débats sur la potentialité critique des sujets transnationaux et les conditions de partage au-delà des frontières nationales.

Dans le troisième volet de cette étude, la circulation des idées, des littératures, courants et théories littéraires ainsi que leur traduction sont au centre de l'analyse. Plusieurs contributions examinent le transfert opéré chez certaines œuvres littéraires au cours de leur passage trans-

national vers la Suède. À travers une étude de réception de toutes les traductions de Duras, M. Aronsson revisite l'héritage laissé par cette écrivaine en Suède et montre le flux des traductions en fonction du temps. Tout en présentant l'existence de certaines traductions, Aronsson s'interroge sur certaines différences culturelles observées à partir de ce relevé et mène une réflexion sur la présence ou non de certaines traductions de cet auteur. Tout en examinant l'état des lieux de toutes les traductions de Duras, l'auteur de l'article met également en exergue la présence significative de deux vagues de traduction et tente d'apporter quelques réflexions personnelles pour expliquer ce phénomène. C'est dans ce passage vers l'Autre que le sens est mis à l'épreuve. À tour de rôle, le lecteur s'interroge sur l'existence ou l'absence de certains textes traduits alors que l'étude contrastive des critiques autour de Mme de Staël et de S. de Beauvoir montre l'importance de l'imaginaire social de chaque aire culturelle. C'est aussi, dans ce sens, que se penche la contribution de Lefebvre en étudiant l'importation et l'annexion de sens que traversa le mouvement théorique du groupe français *Tel quel* en venant migrer en terre nordique. De même, l'étude de Gossas & Lindgren apportera un éclairage singulier sur la littérature de jeunesse française en redonnant la sélection de cette littérature écrite en français et traduite en suédois entre 2000 et 2013. Les échanges entre la France et la Suède s'observent aussi bien au niveau des idées qu'au niveau de la langue comme l'a montré la contribution de K. Gadelii & Đ. Hruškar. En s'appuyant sur l'histoire interculturelle de la France et de la Suède, ils nous expliquent l'évolution et l'actualité des mots d'emprunt du français dans la langue suédoise. L'originalité de cet article tient en partie aux expériences de prononciation effectuées sur des apprenants pour évaluer le statut des mots d'emprunt d'origine française dans le suédois actuel. Les échanges culturels s'effectuent peut-être surtout et avant tout dans l'échange de paroles et dans ces rencontres physiques.

Alors que la Suède se présentait, dans ces premières analyses, comme la terre d'accueil, la trajectoire se dirige maintenant vers la France et vient éclairer le phénomène inverse où la Suède, en tant que représentant du roman policier et de la littérature de jeunesse, s'exporte au-delà des frontières nationales. Un transfert culturel et un déplacement sémantique significatif s'opèrent dorénavant en France comme c'était le cas auparavant en Suède. Ces constatations se retrouvent, à des niveaux différents, au cœur des études d'E. Tegelberg, d'A. Jarl Ireman et de V. Alfvén. À l'analyse de paramètres liés à la réception critique s'ajoute, dans l'article de Tegelberg, l'étude des vecteurs de

transmission tels que ceux des maisons d'édition, des traducteurs et de la presse afin de circonscrire l'évolution actuelle du succès passé que connut la vague littéraire du roman policier suédois au cours des années 1990. En offrant une vue globale sur les traductions de la littérature de jeunesse suédoise en France et sur quelques discours critiques, Jarl Iremán réfléchit aux différents types d'adaptations de cette littérature et s'interroge sur certaines singularités de la littérature de jeunesse telles que son contenu sensible et son dénouement inachevé. C'est autour du thème de la violence gratuite qu'Alfvén continue cette exploration de la littérature de jeunesse en examinant la traduction en français de deux romans (*Faire le mort* de Stefan Casta et *Quand les trains passent* de Malin Lindroth). Son analyse soulignera les différences culturelles des horizons d'attente de chacun des deux pays et expliquera les adaptations surprenantes faites en français aux textes de la langue cible.

## Remerciements

L'Université de Stockholm a financé une grande partie du projet de recherche par une bourse d'aide à l'internationalisation et l'Université Paris-Sorbonne a co-financé les journées d'étude, les séminaires doctoraux internationaux et la conférence finale dont nous publions ici les actes. Nous tenons à remercier les instances dirigeantes de ces universités pour ce soutien ainsi que le département d'études romanes et classiques de l'Université de Stockholm, l'UFR d'études germaniques et nordiques de l'Université Paris-Sorbonne et l'Equipe d'accueil REIGENN de la même université pour leur engagement. Ce projet a bénéficié d'un soutien essentiel de la part du conseil scientifique bienveillant formé par les professeurs Jean-François Battail, Gunnel Engwall, Sven Åke Heed, Martin Kylhammar, Jean-Marie Maillefer, et Margareta Östman. Nous tenons également à remercier les professeurs Michel Espagne, Jean-Marc Moura, Michaël Werner et Bénédicte Zimmerman pour leurs conférences plénières portant sur les principales perspectives théoriques du projet. Merci enfin au comité de lecture de ce volume, composé de Jean-François Battail, Elisabeth Bladh, Gunnel Engwall, Michel Espagne, Karl Gadelii, Frédérique Harry, Sven-Åke Heed, Kristina Kullberg, Martin Kylhammar, Lena Kåreland, Katrien Lievois, Sylviane Robardey-Eppstein, Cecilia Schwartz, Frédérique Toudoire-Surlapierre et Margareta Östman.

## Notes

1. Les débats sur l'interculturalité sont d'une tout autre nature dans la recherche germanique et dans la recherche anglo-saxonne. Les sous-parties portant sur l'imagologie et les transferts culturels reprennent en grande partie, avec quelques légères modifications, la section théorique du texte publié par Cedergren (2013 : 133-136).
2. Voir notamment l'imposant projet éditorial "Histoire des traductions en langue française" dirigé par Jean-Yves Masson et Yves Chevrel.
3. Pour un état de lieu actualisé de la géographie littéraire, voir le site du séminaire « Vers une géographie littéraire » de Michel Collot à l'Université Paris III : <<http://geographielitteraire.hypotheses.org/>>.
4. La perspective se rapproche alors de l'imagologie (Moura, 1998).
5. En France, la notion de *géocritique* a été introduite par Bertrand Westphal (2007) comme analyse géocentrée de la littérature.
6. C'est aussi dans cette perspective que s'inscrit la recherche de Sylvain Briens qui « participe à l'écriture d'une histoire littéraire scandinave interculturelle » (Briens, 2010 : 20) où est décrit et analysé le Paris des écrivains scandinaves.

## Bibliographie

- Battail, M. & J.-F. (dir.) (1993), *Une amitié millénaire. Les relations entre la France et la Suède à travers les âges*. Stockholm : Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien.
- Borg, A. (2012), « Millenniumeffekten eller om varför den svenska deckaren blev världslitteratur », in Svedjedal, J (éd.), *Svensk litteratur som världslitteratur. En antologi*. Uppsala : Kph, Uppsala, 135-152.
- Bourdieu, P. (1989), « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». Conférence à l'université de Fribourg le 30 octobre 1989. <<http://www.espace.org/bourdieu-1.php>>
- Briens, S. (2010), *Paris laboratoire de la littérature scandinave moderne (1880-1905)*. Paris : L'Harmattan.
- Briens, S. (2015), « La mondialisation du théâtre nordique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le fonds Prozor de la Bibliothèque nordique de Paris lu au prisme de la sociologie de l'acteur-réseau ». *Revue de littérature comparée*, n° 2 : 137-150.
- Briens, Cedergren, Segrestin, Svenbro (red., 2013), *Strindberg en héritage*.

- Revue germanique*, Actes de la conférence internationale *Strindberg en héritage*, Paris 27-30 septembre 2012.
- Brunel, P. & Pichois, Cl. & Rousseau, A.-M. (1983), *Qu'est-ce que La Littérature comparée ?*, Paris : Armand Colin.
- Brunel, P. & Chevrel, Y. (1989), « Introduction. », in Brunel & Chevrel (dir.), *Précis de Littérature comparée*. Paris : PUF.
- Casanova, P. (1999), *La République mondiale des lettres*. Paris : Seuil.
- Casanova, P. (2002), « Consécration et accumulation de capital littéraire [La traduction comme échange inégal] ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 144, septembre 2002. *Traductions : les échanges littéraires internationaux*. 7-20.
- Casanova, P. (red.) (2011), *Des Littératures combatives : L'internationale des nationalismes littéraires*. Paris : Raisons d'agir.
- Cedergren, M. (2013), « À propos de l'écriture catholicisante dans l'œuvre de Strindberg – Quelques réflexions sur l'emprunt culturel ». *Revue romane*, vol. 48:1, 131-146.
- Cedergren, M. et Lindberg, Y. (2015), « Vers un renouvellement du canon de la littérature francophone. Les enjeux de l'enseignement universitaire en Suède ». *Revue de littérature comparée*, n° 2 : 231-243.
- Detienne, M. (2009), *Comparer l'incomparable*. Paris : Seuil.
- Detienne, M. (2010), *L'identité nationale, une énigme*. Paris : Gallimard.
- Espagne, M. & Werner, M. (dir.) (1988), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIIIe-XIXe siècle)*. Paris : CNRS.
- Engwall, G. (1997), *Strindberg et la France*, Stockholm : Almqvist & Wiksell.
- Espagne, M. (2005), « Les transferts culturels ». *H-Soz-u-Kult*, 19.01.2005. <<http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/forum/2005-01-002>>.
- Fournier, V. (1989), *L'utopie ambiguë : la Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*. Clermont-Ferrand : Adosa.
- Glauser, J. (dir.) (2006), *Skandinavische Literaturgeschichte*. Stuttgart : J. B. Metzler.
- Haarberg, J & Selbøe, T. & Aarset, H.-E. (dir.) (2007), *Verdenslitteratur. Den vestlige tradisjonen*. Oslo : Universitetsforlaget.
- Moura, J.-M. (1998), *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Paris : PUF.
- Moretti, F. (2000), *Atlas du roman européen (1800-1900)*. Paris : Seuil.
- Moretti, F. (2008), *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris : Les prairies ordinaires.

- Pageaux, D.-H. (1989), « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Brunel & Chevrel (dir.), *Précis de Littérature comparée*. Paris : PUF, 133-161.
- Pageaux, D.-H. (1994), *La Littérature générale et comparée*. Paris : Armand Colin.
- Pageaux, D.-H. (2007), *Littératures et cultures en dialogue*. Essais réunis, annotés et préfacés par Sobhi Habci. Paris : L'Harmattan.
- Toudoire-Surlapierre, F. (2005), *L'imaginaire nordique. Représentations de l'âme scandinave (1870-1920)*. Paris : éditions l'improviste, collection « les aéronautes de l'esprit ».
- Toudoire-Surlapierre, F. (2013), *Notre besoin de comparaison*. Paris : Orizons.
- Piatti, B. (2008), *Die Geographie der Literatur. Schauplätze, Handlungsräume, Raumphantasien*. Göttingen : Wallstein Verlag.
- Raffestin, C. (1980), *Pour une géographie du pouvoir*. Paris : LITEC.
- Sapiro, G. (2007). « Pour une approche sociologique des relations entre littérature et idéologie », *CONTEXTES* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 15 février 2007, consulté le 10 février 2015.
- Svedjedal, J. (2012). *Svensk litteratur som världslitteratur. En antologi*. Uppsala : Kph, Uppsala.
- Tygstrypp, F. (1996), « Den litterære by : Mellem system og sansning ». *K & K* 82 : 137-153.
- Walecka-Garbalinska, M. (2007), « Un modèle suédois avant la lettre, entre la vulgarisation et la polémique », in Marmier (2007) [1849], *Deux émigrés en Suède*. Montréal : Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre », 5-31.
- Werner, M. & Zimmermann, B. (dir.) (2004), *De la comparaison à l'histoire croisée*. Paris : Seuil.
- Westphal, B. (2007), *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris : Éditions de Minuit.